



Pascal Crittin et Antonio Hodgers se sont affrontés sur le départ du TJ
Genève, page 5

Selon des experts, la communication de crise des autorités laisse à désirer
Genève, page 4

Malgré la deuxième vague, les Automnales tiennent bon
Genève, page 8

Tribune de Genève

Actrice et réalisatrice, **Maïwenn** défend «ADN», son nouveau film, qui parle de ses racines.
Page 21

Le média genevois. Depuis 1879 | www.tdg.ch | LENA — LEADING EUROPEAN — NEWSPAPER ALLIANCE

Le télétravail ne décolle pas à Genève

Vivement prôné, le «home office» n'est pas devenu obligatoire. Il reste encore trop limité.

Le télétravail est considéré comme un bon moyen pour limiter la propagation du Covid-19. Pourtant, malgré les recommandations des autorités fédérales, le *home office* éprouve du mal à entrer dans les mœurs

des entreprises genevoises. Pourquoi ce retard à l'allumage en cette période critique? Parce que la mesure ne fait l'objet d'aucune contrainte, ce qui laisse la possibilité à chaque employeur de juger de la

pertinence de sa mise en œuvre. De plus, les spécificités des tâches et les plans de protection activés peuvent éviter d'y recourir. Entre télétravail par rotation et télétravail intégral, beaucoup d'entreprises

cherchent leur propre formule. Notre enquête revient sur les modalités d'une solution qui reste écartelée entre l'initiative entrepreneuriale, les exigences de l'État et les vœux des salariés. **Page 3**

L'éditorial

Messagers en temps de crise

Olivier Bot
Rédacteur en chef adjoint



En temps de crise, la communication est à la fois une nécessité impérieuse et une mission pleine de chausse-trapes. Des formations sont d'ailleurs organisées à destination des décideurs afin de leur faire subir le crash test de la crise et de leur apprendre comment la gérer. Pression médiatique, coordination des émetteurs de messages, réactions mal anticipées de l'opinion sont autant de risques de ratés plus ou moins graves.

La crise du Covid, parce qu'elle touche à la santé de chacun, est plus anxigène que toute autre. Sa durée a multiplié les prises de parole, de la plus rassurante à la plus alarmiste, et a érodé l'écoute de la population. Pour ajouter à cela, ceux qui communiquent ont eu depuis le début un temps de retard sur la maladie. Ils agissent a posteriori, faute d'avoir eu les connaissances et les moyens de prévoir la suite des opérations.

Pour couronner le tout, le monde médical n'a pas toujours eu une parole claire sur la lutte à mener contre ce virus. Et le fédéralisme a mélangé messages venus d'en haut et de plus près, créant parfois de la confusion, sinon de la cacophonie.

La communication de crise a ses règles: elle doit être claire, la plus maîtrisée et univoque possible. Elle doit à la fois éviter d'affoler l'opinion et ne rien cacher de la vérité. Elle doit être distillée à petites doses, avec prudence et pédagogie. Difficile exercice.

On pourrait reprocher au Conseil fédéral des conférences de presse servant plus à préparer l'opinion qu'à lui annoncer quelque chose. Ou au Conseil d'État de ne pas avoir mis tous ses moyens en œuvre pour toucher directement chaque citoyen et chaque acteur de la crise, se contentant de points presse fourre-tout mêlant santé, économie, spectacles, etc. Ce ne serait ni mesurer la gravité de la crise, ni ses incertitudes. Et croire que pour communiquer, il suffit de parler. **Page 4**

Herrmann et Chappatte en libre expression



Caricatures Ils font leur miel d'une actualité qui est leur source d'inspiration. Ils manient volontiers l'humour, la satire et la provocation. Sous leurs traits complices surgissent nos travers, nos peurs et nos petites choses. Mais il est un sujet sur lequel ils ne plaisaient pas: la liberté d'expression. Patrick Chappatte, qui officie pour plusieurs titres suisses et internationaux, s'est livré à Gérard Herrmann, le dessinateur de la «Tribune de Genève». Une rencontre entre spécialistes et amis qui intervient alors que Chappatte reçoit le Prix 2020 de la Fondation pour Genève et publie une bande dessinée reportage intitulée «Au cœur de la vague». Elle traite du Covid-19. Échanges. **Page 19** GEORGES CABRERA



Dessin de presse

Chappatte: «Je me sens en décalage avec mon image»

L'auteur genevois reçoit le Prix 2020 de la Fondation pour Genève et publie une BD reportage sur le Covid-19. Son collègue Herrmann en profite pour le passer sur le gril.

Gérald Herrmann

Semaine faste pour Patrick Chappatte. Le dessinateur du «Temps», de la «NZZ», du «Spiegel», du «Canard enchaîné» ainsi que du «Boston Globe» reçoit ce mercredi 28 octobre le prestigieux Prix de la Fondation pour Genève. Prévue initialement au Victoria Hall, la cérémonie officielle a été annulée en raison de la situation sanitaire actuelle. Mais elle est retransmise en ligne à partir de 18 h 30 sur les sites fondationpourgenève.ch, www.letemps.ch et lemanbleu.ch. Simultanément, Chappatte publie une passionnante BD reportage sur le Covid-19, «Au cœur de la vague».

Caramba, Chappatte, encore un prix! Alors, flatté, lassé ou castré par cette consécration?

Je ne sais pas tout à fait quoi en faire, à vrai dire. Et je me sens en décalage avec mon image publique, je n'y crois toujours pas vraiment. Une différence de perception qui doit être saine,



Patrick Chappatte
Dessinateur, entre autres, du «Temps»



Gérald Herrmann
Dessinateur de la «Tribune de Genève»

puisque le décalage constitue l'essence de notre métier. Pourtant, c'est vrai, le stade d'après, c'est la statue ou le nom de rue, mais il faut quand même un peu mourir pour ça, donc ce prix me fait très plaisir.

L'occasion de regarder derrière toi – trente-trois ans de dessin de presse –, de te voir évoluer?

Je regarde peu mes archives, mais je l'ai fait à l'occasion des 20 ans du «Temps». Contrairement à toi, j'ai peu tatonné graphiquement. Au début, j'ai choisi de ne pas recourir à la couleur car je trouvais le noir et blanc plus classe pour la une de ce journal, et j'ai eu une période noire qui a coïncidé avec la guerre des Balkans. Je pratiquais un trait au pinceau assez jeté et assez lugubre...

C'est l'époque ou toi qui était sombre?

Je crois que c'est moi qui traitais les choses de manière plus crue. Après, j'ai osé la couleur et la rondeur. Je me méfiais de la rondeur, qui est le cliché du dessin de presse: cette rondeur qui fait tout passer... Mais avec le temps, on devient peut-être aussi un cliché de soi-même - ou de sa profession - et je me suis un peu laissé aller. Je suis moins torturé aujourd'hui. Assagi. Mais la lecture de mes dessins est plus facile... Et notre but consiste quand même à faire passer avec humour et légèreté des choses qui restent graves.



Ton trait s'est simplifié: fatigue, épreuve ou manque de temps, vu tes nombreuses collaborations?

Un peu de tout cela. Au début, j'étais très inspiré par le dessinateur américain Olifant, qui lui-même s'inspirait de la peinture classique; j'aimais tricoter ces images pleines de traits. Aujourd'hui, je suis plus attiré par la couleur, même si les miennes restent toujours des demi-teintes. Comme tout le reste chez moi d'ailleurs, tu as remarqué?

Existe-t-il un style Chappatte?

Des gens me disent le reconnaître au premier coup d'œil. J'en suis toujours étonné; je pense être un

bon dessinateur, mais je suis un peu complexé de ne pas avoir de style clair. Je crois que c'est plutôt une personnalité qui se dégage.

La situation pour le dessin de presse aux États-Unis est-elle devenue pire qu'ailleurs?

Oui, et le fait que le «New York Times» ait décidé de renoncer au dessin de presse a envoyé un signal fort partout. Le dessinateur nicaraguayen en exil Pedro Molina me le disait: tous les rédacteurs en chef d'Amérique centrale et du Sud ont les yeux braqués sur ce journal. Ils peuvent se dire: «Si eux l'ont fait, nous aussi!» Le «New York Times» pense que le cartoon,

c'est des problèmes. Donc pas de cartoons, pas de problèmes. Cela fragilise la situation d'un art aussi nécessaire que précaire.

Combien de fois as-tu dessiné Mahomet dans ta vie, et combien ces cinq dernières années?

Deux fois, de manière très mignonne. Une fois avant l'affaire des caricatures, de manière innocente, et une fois après, vaguement. Mais je ne vois pas l'intérêt de le dessiner.

Tu ne ressens pas ce besoin de gamin que j'ai, moi, de le faire parce que c'est interdit?

Pas du tout!

Quel adulte tu fais!

Je trouve qu'on est dans une sorte de cercle vicieux depuis 2006, l'affaire des caricatures danoises. Et le jeu est devenu sanglant en 2015 avec le massacre de «Charlie Hebdo». Entre «J'ai le droit de le dessiner, donc je le dessine» et «Je vais te tracter parce que tu le dessines», il y a un côté enfantin qui est devenu tragique. Je ne pense pas que tous les journaux doivent publier ces caricatures. Je n'accepte pas ce jeu qui veut nous faire dire «Soit tu publies les caricatures et il faut toutes les accepter, soit tu es contre «Charlie». Défendre la liberté d'expression de quelqu'un n'implique pas de devoir endosser son discours.

Parle-nous de cette BD reportage sur le Covid que tu sors cette semaine. Comment est-elle née?

Début mars, on était tous très énervés par cette chose qu'on voyait arriver au loin. Didier Pittet m'a appelé, il m'a raconté ce qui se passait dans les hôpitaux italiens et ça m'a complètement obsédé. Je me suis retrouvé quelques jours plus tard confiné car fiévreux. Il s'avérait que j'avais attrapé le Covid deux jours après le coup de fil. Et mon confinement a eu l'effet du LSD: je me suis soudain surmultiplié. Je n'ai plus cessé de dessiner. J'ai eu neuf jours de fièvre, mais pas les énormes fatigues dont on parle. Au contraire! Comme dessinateur, d'habitude, on dessine pour digérer les choses; eh bien, pour moi, ça a été une manière de digérer le virus et la peur collective que de travailler comme un fou.

Crois-tu qu'aujourd'hui, les gens ont encore envie de lire quelque chose là-dessus?

J'aurais préféré que la seconde vague attende un peu... (Rires.) Cela aurait été mieux que l'on soit dans le creux de la vague, mais je ne me suis jamais posé cette question, parce que le Covid m'a pris. C'était quelque chose d'exceptionnel. En tant que dessinateur de presse, on travaille à 110%, et d'un coup, j'ai dû rajouter un 100%. Bon, cet été, j'ai pris un congé sabbatique et quelques vacances, mais j'ai travaillé douze à quatorze heures par jour pour pouvoir rendre une BD en quelques mois. J'avais besoin de raconter cette histoire; j'espère que les gens auront envie de la lire. C'est une BD pour prendre date, une BD que l'on pourra ressortir plus tard, pour raconter à nos petits-enfants ce moment unique que constitue le surgissement d'une épidémie dans nos vies et nos villes en 2020, et pour se souvenir comment le monde en a été mis sens dessus dessous.

Chappatte se met en scène «au cœur de la vague»

● Tout a commencé par un coup de téléphone, le 7 mars dernier. Au bout du fil, Didier Pittet. On ne présente plus l'homme qui, avec l'OMS, a offert au monde le gel désinfectant. «Les gens ne savent pas ce qui est en train de se passer», assène le médecin genevois à un Patrick Chappatte venu se ressourcer en montagne et qui, pour le coup, en a le souffle coupé. Ce jour-là, le Covid s'insinue avec persistance dans l'esprit du dessinateur de presse genevois, remué par une conversation qui se termine par cette phrase choc: «Nos hôpitaux peuvent craquer!»

Par la suite, Chappatte va s'entretenir régulièrement avec celui appelé à devenir plus tard l'expert francophone du président Macron sur la crise du

Covid. Ses notes enrichissent un journal de bord, où s'ajoutent d'autres voix: urgentiste, infirmière, policier, travailleuse sociale... Insensiblement, le journal se transforme en BD reportage. Disponible dès ce mercredi 28 octobre, «Au cœur de la vague» se présente comme la chronique d'une épidémie en temps réel. Un témoignage passionnant à la narration impeccable sur l'un des printemps les plus bizarres de l'humanité.

Comme dans ses précédents reportages dessinés, parmi lesquels un percutant récit sur les coloirs de la mort aux États-Unis en 2016, Chappatte se met en scène, reproduisant par ailleurs quelques-uns de ses cartoons parus pendant la crise, notamment dans «Le

Temps» et «Le Canard enchaîné». Personnage pivot d'une BD parfaitement documentée, il se dépeint en individu dépité face aux rayons vides d'une grande surface quand la pandémie est devenue une réalité incontournable. Rattrapé par le virus, il s'isole en quarantaine dans son refuge alpin, en Valais.

Par la bande, il pointe les mots nouveaux qui régissent nos vies: distanciation sociale, gestes barrières. Genève est désertée, Chappatte la dessine, tout comme il évoque les montagnes russes émotionnelles aux soins intensifs, la foire d'empoigne mondiale autour des masques, la vague de patients qui déferle sur les HUG, les doutes du personnel soignant, les animaux qui se hasardent dans les centres-

ville, ou encore le ciel qu'aucun avion ne balafre plus. Le Genevois, qui a connu Berlin au temps du mur, montre les barrières et les blocs de béton érigés à la frontière. «Je n'imaginai pas revoir ça», note-t-il.

En visite aux soins intensifs ou dans l'ancienne caserne des Vernets où les exclus du Covid ont trouvé refuge, Chappatte trouve aussi le ton juste. «Au cœur de la vague» aborde en fin de volume le déconfinement. Avant de se conclure par des points d'interrogation: que restera-t-il de cette expérience collective unique? Aurt-elle été une simple parenthèse? Un virage profond? En cet automne compliqué, les éléments de réponse commencent à affluer... **Philippe Muri**

Dans ta BD, il y a aussi des dessins de presse sur le Covid tirés de ton travail quotidien pour les journaux. Tu as aimé traiter ce sujet?

Oui, ces dessins permettent dans mon livre de rappeler ce qui se passe ailleurs dans le monde avec le virus et soulignent ainsi que c'est un événement aussi intime qu'universel. J'ai aimé, pendant la première vague, avoir ce unique sujet pour tous les journaux avec lesquels je collabore chaque jour. Ça me permettait de creuser, d'aller plus loin dans ce marathon de quatre à cinq mois. De ne pas sautiller comme d'habitude, et ainsi de tomber sur quelques belles petites pépites d'humour. En même temps, c'est un sujet qui contenait tous les autres, le politique, l'économique, l'intime, Trump...

Pour conclure, Patrick Chappatte: peut-on rire de tout? Oui, mais avec Herrmann.